

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul COTTING

Au cœur de Téhéran

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1960, tome 58, p. 47-51

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Au cœur de Téhéran

Dans un récent fascicule des *Echos*, M. Frank L. Dittrich présentait à nos lecteurs *la Perse d'aujourd'hui, réalité légendaire*, cette Perse qu'il connaît bien puisqu'il a fait naguère un séjour prolongé à Tabriz où il a collaboré à la Clinique médicale universitaire et à l'Hôpital Razi.

Et voici qu'un autre de nos Anciens, M. Paul Cotting, nous envoie ses impressions de Téhéran, la capitale impériale en pleine évolution avec ses multiples contrastes, où M. Cotting s'est rendu pour vaquer à l'enseignement.

C'est à croire que la Perse, si lointaine apparemment aux jeunes collégiens qui commencent à entendre parler d'elle, exerce sur leurs aînés ses sortilèges puisque, coup sur coup, deux de nos Anciens se sont sentis attirés par elle...

Réd.

*«... Après la douleur d'une longue absence
Le rossignol s'élançait
Avec des cris de joie
Vers le calice de la fleur ...»*

HAFIZ

S'il est un lieu-commun sur lequel s'est usée la main du scribe comme celle de l'écrivain à parler de l'Orient, c'est à coup sûr en comparant sans cesse l'Orient à un vaste caravansérail, bazar de toutes les races et de toutes les cultures. Y a-t-il en vérité, sur la palette du peintre, image plus nuancée sinon broyée de meilleure couleur que celle qui nous est offerte ? A la vérité, il n'y en a pas d'autre.

Ici comme ailleurs, la cité témoigne de sa vitalité et de sa jeunesse par des moyens propres qui en assurent l'authenticité et lui garantissent la chaleureuse admiration qu'on lui porte.

En débarquant à Téhéran en ce début de mois d'Ordibehest, invité, je venais en ami goûter à la jeunesse de cette ville aujourd'hui en pleine transformation. Ce qui m'intéressait pourtant, au-delà des lieux-communs et des slogans offerts aux touristes, c'était non pas l'anecdote, le détail exotique, mais le pouls de cette ville accueillante et pourtant si étrangère. J'arrivais à un des moments les plus favorables de sa vie et des plus passionnants. Toutes les roses de Téhéran étaient en fleurs. J'étais avide intensément de goûter leur prodigieux parfum, me souvenant du poète Hafiz :

*« Les fleurs sont tes amies chères.
Jouis de leur présence
Car elles quitteront
Ce jardin aussi vite
Qu'elles sont venues... »*

Les roses ont attendu puisque ce mois, qui est appelé ici mois de Paradis, est aussi leur mois de plus belle floraison et correspond aux jours s'étalant chez nous du 22 avril au 22 mai. Le climat de Téhéran, à ce moment de l'année, est d'ailleurs le plus agréable qui soit et sans fausser la note, je le compare aisément au climat qui règne sur notre riviéra vaudoise durant les mois de juin et juillet. Les nuits à cette époque sont merveilleusement bleues ; les soirées pleines de fraîcheur et tandis que j'écris, de la fenêtre de ma chambre d'hôtel, je regarde une à une les étoiles se pencher sur la chaîne des Monts de l'Alborz et descendre, comme un troupeau de moutons, sur les campagnes qui s'étendent au loin à perte de vue.

A la mesure du silence de la nuit, la ville s'emplit de monde et se réchauffe des cris de voix qui partout vous appellent à la contagieuse diffusion du bonheur de vivre. La nature se fait ici la mystérieuse complice de ma curiosité. Je ne résiste pas plus longtemps au plaisir de mieux connaître ce monde qui m'appelle. J'essaie d'être objectif et pourtant j'ai peine à me débarrasser de mon optique d'Européen.

Téhéran ne s'ouvre pas à l'étranger, qui lui rend visite pour la première fois, comme un de ces merveilleux

livres de miniatures persanes que les enlumineurs nous ont laissés en héritage de culture universelle. Comme tout poème à déchiffrer, il y faut du cœur et un peu de science. Muni de cette sagesse, je parcours en tous sens la ville foulant aux pieds le sable chaud des mille rues et ruelles de Téhéran, cherchant après d'autres l'endroit où le bonheur m'attend... Je ne trouve rien, sinon que le sable des rues de Téhéran est dur et que ses pierres sont aiguës. Il est donc vrai que nous avons mis trop de complaisance à vouloir enjoliver le portrait de la ville, car la terre ainsi que la pierre des Monts de l'Alborz ne ment pas et partout son langage est aride. J'ai donc à faire effort pour arracher de mon cœur ce voile dont la trame est tissée d'innombrables fantaisies. N'avons-nous pas habillé l'Orient comme un magicien paré d'atours scintillants ? La vérité n'est pas tout entière en cela. Notre imagination, faussée par trop d'attaches sentimentales, s'est fourvoyée dans le merveilleux domaine du lyrisme persan : n'oublions pas à quel point nous avons été baignés par les flux et reflux prodigieux de cette civilisation orientale, dont l'héritage, dans ses œuvres d'art et sa littérature, atteste aujourd'hui encore de sa fécondité par la pérennité de son témoignage. Si l'on veut rester capable de comprendre et saisir le miracle réel de l'Orient, nous avons autre chose à faire qu'à... nous coucher sur le sol brûlant, comme le chameau qui attend la fraîcheur de la nuit pour partir dans le désert. Nous ne devons pas, parce que les buissons écorchent les pieds, renoncer à la découverte. Au contraire, ayant au cœur la foi du pèlerin, nous devons être capables de nous promener avec bienveillance dans la nature et la voir d'un œil lucide. C'est ainsi que parle le poète Hafiz de Chiraz :

*« Puisque tu n'es pas initié aux mystères cachés,
Ne désespère pas : derrière le rideau
Ont lieu des jeux secrets... »*

Une des premières découvertes que nous allons faire, ce sera justement de pénétrer le secret qui assure le rythme vital du cœur de Téhéran. Ce cœur est fait de l'apport spirituel et du sang des populations les plus

mélangées qui se sont intimement amalgamées dans cette terre de passage au cours des millénaires : Mèdes et Perses de Darius, Grecs d'Alexandre, Arabes, Turcs et Mongols, Russes et Anglais, c'est un peu de tout cela qui a été mêlé dans le même creuset, c'est de cette extraordinaire alchimie qu'est fait Téhéran, le cœur de l'Iran. Notre premier plaisir est d'en découvrir le témoignage dans la richesse et la variété de ses démonstrations : cris des marchands ambulants qui vous offrent toute la gamme de leurs produits du sol, juchés pour l'instant sur le dos de petits ânes dociles ; cris sortant des boutiques du marchand d'épices ; cris des revendeurs de tapis mêlés à ceux qui vous offrent leur volaille vivante ; cris du potier ; klaxons des milliers de taxis qui foncent, dans la plus invraisemblable fantaisie, à travers les modernes artères ou les ruelles caillouteuses. Ce peuple épris de liberté est plein de douceur pour tout ce qui est vivant. C'est sans doute pour lui que le poète Saadi, le La Fontaine persan, qui vécut durant la domination mongole, a écrit :

« Ne tourmente pas la fourmi qui traîne son grain de froment, car elle vit ; et l'existence est une chose bonne et douce. »

S'il est juste de relever combien la vie est bruyante en même temps que pleine de douceur dans ce prodigieux bazar ouvert de Téhéran, où devant chaque portique et sur chaque rue se fait le négoce ; s'il est bien facile de dire combien accéléré est le pouls de cette innombrable cohue humaine sans cesse renouvelée, il n'est pas indécent non plus de noter un autre aspect de la vie de Téhéran : la pauvreté d'une grande partie de ses habitants.

Si la pauvreté, qui hante les rues de Téhéran comme elle habite les rues de nos villes européennes, est ici réellement un phénomène social ; si elle vous frappe plus directement et vous sollicite comme elle le fait devant moi en ce moment avec ce moignon de bras d'un enfant ; si la pauvreté vous découvre son visage dans le visage implorateur du plus beau des bébés qu'une maman sort à cet instant pour m'apitoyer de dessous le voile qui la couvre ; si la pauvreté a mille noms et nulle

physionomie, ici, elle m'a bouleversé par sa noblesse. Cette pauvreté est peut-être due à un état de fait, à des circonstances historiques, ethniques, économiques et sociales ; elle est peut-être faite de tout cela, mais elle a, me semble-t-il, sur la pauvreté que nous voyons en Europe, une autre résonance. Ici, la pauvreté est une vocation qui trouve sa récompense dans la religion. Ici, la pauvreté n'est pas hideuse comme celle que j'ai vue dans les rues de Paris. La pauvreté qui vous tend la main pour recevoir n'a pas ce visage ennemi que creuse la misère revendicatrice dans nos villes européennes. Je crois que l'enfant, comme la femme et le vieillard qui vous tendent la main à Téhéran le font par vocation, parce que ces pauvres-là, à leur façon et d'une certaine manière, sont des mystiques, et je ne serais pas étonné de retrouver dans leurs yeux de mendiants le reflet éternel de l'acceptation consentie une fois pour toutes de la volonté d'Allah. Pratiquer cela, c'est aussi une forme d'amour et je dirai avec Djalal-Ed-Dine Mohammad Rumi :

« L'amour, c'est s'envoler au ciel, à tout instant fendre cent voiles, d'abord renoncer à soi-même, et, pour finir, se perdre en Dieu, considérer comme irréaliste la vision de ce bas monde, ne pas voir effectivement ce qui tombe sous le regard... »

Paul COTTING